



Nouvelles du XVIII^e siècle

TEXTES CHOISIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR HENRI COULET

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

Nouvelles
du XVIII^e siècle

TEXTES CHOISIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR HENRI COULET

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2002.

NOUVELLES
DU XVIII^e SIÈCLE

MLLE DE B***

Contes nouveaux et divertissants

1704

PLAISANTES SIMPLICITÉS
DE QUELQUES PERSONNES
CAUSÉES PAR LA JOIE DE LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE

On ne saurait mieux exprimer le plaisir extrême que la naissance du nouveau prince a causée à tout le royaume, et particulièrement à Paris, que de dire qu'il a été si grand qu'il a troublé la raison des plus sages, rendu entièrement fols ceux qui ne l'étaient qu'à moitié, rajeuni les vieillards, vieilli les jeunes, rendu les prudes coquettes, les plus idiots spirituels, les avars prodigues et les plus pauvres libéraux, c'est-à-dire, que les hommes les plus appliqués aux affaires importantes, en quittaient entièrement le soin pour ne songer uniquement qu'à se réjouir ; que les vieillards et les vieilles les plus décrépites semblaient n'avoir que quinze ans, tant ils se redressaient et avaient l'air badin et enjoué, tellement que ceux qui à peine pouvaient auparavant se traîner à la faveur d'un gros bâton, dansaient des menuets et des rigodons avec une agilité incroyable : Que les jeunes semblaient être devenus en enfance, ne faisant souvent que radoter dans leurs discours, ne sachant la plupart du temps ce qu'ils disaient : Que ceux qui avaient naturellement l'esprit faible, excités par la joie publique, faisaient et disaient des choses qui ne pouvaient avoir d'autre excuse que la folie même : Que les plus idiots et les plus ignorants étaient devenus spirituels, ayant trouvé le secret de monter sur le Parnasse où en écoutant les Muses ils avaient appris à faire des vers et des chansons, dont toutes les rues retentissaient : Que les prudes les plus inapprochables et les plus opposées aux ornements extérieurs, étaient devenues plus humaines et moins sauvages ; qu'elles ne nommaient plus un regard et un souris tendre, des libertés criminelles

comme elles faisaient auparavant, mais seulement des bagatelles ; qu'elles enchérissaient sur les falbalas, les prétintailles et le tignon¹, et qu'en un mot, elles faisaient tout ce qu'elles avaient critiqué dans les autres : Que les avarés de qui l'or n'avait encore jamais vu le jour, avaient fait une noble dépense en bois, poudre et vin pour faire des feux de joie et pour se réjouir : Que les plus pauvres d'entre le peuple qui à peine pouvaient avoir les nécessités de la vie, dépensaient souvent en un jour ce qu'ils avaient gagné dans toute la semaine, par un travail assidu : Que ceux-mêmes qui n'avaient point d'argent, vendaient jusques à leurs habits pour avoir de quoi boire, comme le fit une femme qui n'ayant que deux jupes, en vendit une pour aller boire à la guinguette avec sa commère, en chantant qu'elle aimait mieux n'avoir qu'un cotillon, qu'elle n'eût bu au beau petit Bourbon : Enfin tout le monde était si transporté, que l'on ne savait presque plus ce que l'on disait ni ce que l'on faisait. L'amour que la joie fait ordinairement naître venant à se joindre à tout cela, l'on peut penser combien il arriva d'aventures galantes et de sujets de plaisanteries pendant ce temps-là ; mais tout était pardonnable en cette occasion, et une belle était excusée de ses parents lorsqu'elle se retirait à 2 heures après minuit, en disant seulement qu'elle venait de voir de nouveaux feux de joie que l'on avait fait dans un quartier éloigné, cela suffisait, et pour entière abolition de sa faute, on l'obligeait seulement à raconter les circonstances de ce qu'elle avait remarqué sur les illuminations, la quantité de bois², les fusées, les devises, les tableaux, les fleurs et les armoiries ; avec cela jamais fille n'avait été plus régulière ni plus spirituelle. Les choses même allaient souvent plus loin sans qu'on osât presque y trouver à redire, fondé sur ce qu'il n'était pas permis, disait-on, de prendre du chagrin, ni d'en causer à personne dans un pareil temps, les plus grands crimes devant être pardonnés, comme étant faits sans y songer ; parce qu'à peine savait-on ce que l'on faisait tant on avait l'esprit troublé, comme le dit une bonne femme au mari de sa fille, lequel ayant surpris sa femme dans une intrigue amoureuse, jura qu'il l'assommerait si elle rentrait chez lui : Et comment lui dit sa belle-mère, y pensez-vous donc, et ne savez-vous pas qu'il n'est pas permis de se fâcher dans ce temps ici, et n'avez-vous point de honte de vouloir chagriner votre pauvre femme, quand tout le monde est dans la joie ; d'ailleurs étant innocente, car je suis sûre, quelque chose qui en soit, qu'elle n'y a point entendu de

mal ; car tenez voyez-vous, tout le monde a l'esprit si je ne sais comment, qu'on ne sait bonnement ce que l'on fait : De pareilles histoires et de telles simplicités sont suffisantes pour faire voir combien parmi un si grand nombre de personnes, il en doit être arrivé d'autres, selon cette situation où tout le monde se trouvait alors. Le jour que l'on fit des feux de joie à Versailles, y étant allée ainsi que beaucoup de personnes de Paris qui y allèrent, j'eus pendant le chemin un entretien avec une bonne femme de Bretagne qui me fit bien du plaisir. Cette femme qui était une des personnes du coche où j'étais, qui avait deux enfants qui étaient avec elle, et qui est d'un caractère des plus simples, me donna plusieurs fois sujet de rire par ses réponses ; ayant reconnu à son accent de quelle province elle était, je lui demandai si elle n'était pas de Bretagne ? m'ayant répondu qu'elle en était, je lui dis qu'elle devait avoir bien de la joie d'avoir un si grand Prince pour son Seigneur, qui descendait du plus grand de tous les Rois, et pour qui chacun faisait tant de fête : « Hélas ! dit la bonne femme avec des larmes de joie, j'en sommes tous si ravis que je ne savons où j'en sommes, mais parmi tout cela, j'avons un certain chagrin qui nous ronge le cœur, c'est ajouta-t-elle, que n'en dit³ qu'il est menacé de quelque chose qui nous causera bien de l'affliction. — Et de quoi ? lui répliquai-je avec empressement : — Hélas ! mademoiselle, me repartit-elle en changeant sa joie en tristesse, c'est que tout le monde le menace d'être Roi et un grand Roi, et que monsieur son grand grand-père et ses autres pères l'y laisseront le plus biau royaume qui se soit encore jamais vu, et c'est là ce qui nous afflige, parce qu'il ne voudra plus nous gouverner. » À ces paroles je m'éclatai de rire⁴ et tous ceux qui étaient dans le coche : Continuant ensuite ma conversation avec elle, je lui demandai ce qu'elle allait faire à Versailles, si c'était pour voir le feu, m'ayant répondu que non et que ce n'était que pour voir le beau petit Prince et pour lui faire ses compliments avant de s'en retourner à son pays ; je lui repartis qu'il ne lui serait pas facile de le voir, et que je ne croyais pas qu'elle le pût : Elle me dit alors que si elle ne pouvait pas avoir ce bonheur là, qu'au moins elle tâcherait de s'approcher de son appartement, et qu'elle se mettrait à genoux avec ses enfants, et lui feraient leur petit compliment le plus dévotement qu'ils pourraient à travers la muraille ; ce qui nous fit tous rire de nouveau. À cette nouvelle simplicité, elle en joignit une autre un moment après (car elle en faisait à chaque instant), qui ne

nous divertit pas moins : Approchant de Versailles et lui ayant montré le château, elle s'écria : « Ha ! voici donc le palais de notre grand Roi, béni soit Dieu ; allons mes enfants, ajouta-t-elle, vite qu'on se lève pour lui faire la révérence et au biau petit Prince. » Les enfants s'étant levés, et ayant regardé de tous côtés, ils dirent qu'ils ne voyaient point les Princes pour les saluer ; « Hé, mes enfants, leur répliqua leur mère toute⁵ émue, il faut les voir et les honorer par la foi. » J'avoue que cette dernière scène nous pensa faire crever ou étouffer de rire ; car il y en eut plusieurs qui portèrent la joie à un tel excès, que l'on fut obligé de couper plusieurs lacets et de lâcher plusieurs ceintures, mais tout cela ne se fit point sans répandre des eaux des yeux et d'ailleurs : Ce qui finit notre aventure joyeuse, ce fut des fruitières et des poissonnières qui ne sachant pas encore de chansons, allaient chantant tout du long du chemin en suivant le coche, ce noël que les bergers allaient chantant en allant à l'étable, *Où est-il ce petit nouveau né, le verrons-nous encore.* Enfin je puis dire que je n'ai jamais eu tant de plaisir que j'en eus ce jour-là, non pas tant par rapport à ces simplicités populaires, que par la joie que j'avais de voir le zèle et l'affection que tout le monde marquait pour notre Roi et pour tout ce qui le regarde, et en particulier pour la naissance du nouveau Prince, auquel je souhaite que le ciel le rende semblable à son illustre Aïeul.

*Il est plus glorieux pour les Rois et les Princes,
De régner sur les cœurs que dessus les provinces.*

BON MOT D'UN PAYSAN À SON SEIGNEUR

Un paysan étant un jour allé trouver son Seigneur, pour lui parler de quelque chose qui concernait sa terre, et le Seigneur n'étant pas d'humeur de l'écouter dans ce moment-là, le renvoya fort brusquement sans vouloir l'entendre. Une autre fois qu'il avait quelque chose de fort pressant à lui dire, il alla à son château et le fit avertir qu'il fallait absolument qu'il lui parlât :

Le Seigneur qui était ce jour-là de meilleure humeur, le fit entrer, quoiqu'il eût grande compagnie ; lorsqu'il le vit, il lui dit : « Je ne te voulus point parler l'autre jour, car vois-tu je n'étais point de bonne humeur ce jour-là ; il faut à l'avenir que tu observes le moment favorable et le temps propre, car tous les temps ne sont pas les uns comme les autres. — C'est assez, monsieur, repartit le paysan ; j'y prendrai garde une autre fois : Mais, monsieur, ajouta-t-il, puisqu'il fait toute sorte de temps dans votre tête, il faudrait, s'il vous plaît, faire mettre une girouette dessus, ainsi que sur les clochers, pour connaître quand le vent est bon pour vous parler. » Ces paroles qui dépeignaient parfaitement la bizarrerie et l'inégalité du Seigneur, firent bien rire tous ceux qui étaient présents.

*Qui n'est sage que par saison,
Montre qu'il a peu de raison.*

PLAISANTE REPARTIE
D'UN MAIRE DE VILLE
À UN GRAND SEIGNEUR

Un Prince passant il y a quelque temps dans une petite ville, dont il est Seigneur : Le maire de cette ville, et la plupart des habitants après être venus lui rendre les devoirs de sujets, l'accompagnant dans la visite qu'il voulut faire des principaux endroits de la ville, et particulièrement dans un certain lieu fort éminent et dangereux, qui conduisait à quelques prairies assez agréables, qui servaient de promenade ordinaire, le Prince demanda au maire, pourquoi, ce lieu étant périlleux, il n'y avait point fait mettre de garde-fou : « C'est, Monseigneur, repartit le maire, que nous ne savions pas que vous y dussiez passer. » Ce qui surprit si fort le Prince qu'il éclata de rire, et toute sa suite qui ne put s'en empêcher ; dont le maire pensa mourir de confusion.

*Il est des mots si faits pour la plaisanterie,
Qu'Héraclite en rirait, lui même, sans envie.*

ANTOINE HAMILTON

L'ENCHANTEUR FAUSTUS

Conte

[avant 1710]

*Belle Daphné, je me repens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printemps,
En parlant des amusements
Que le loisir et l'indolence,
Ou plutôt, que votre présence,
M'inspirait dans ces lieux charmants,
Où les Grâces et les Sorans
Ont établi leur résidence¹.
Je sais de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adresse à vos agréments :
Car j'en ai quelque expérience.
Il est même certains moments
Où, malheur à qui vous encense,
Et dans ses discours ou ses chants,
Vous va donnant la préférence
Sur les beautés de notre temps.
Pourquoi donc, avec ce mérite,
Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte ?
Pourquoi faut-il qu'on vous irrite,
En vous disant vos vérités ?*

Cela veut dire en peu de mots, mademoiselle, qu'il y a je ne sais combien, que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous et de moi. Vous le voulez voir,

quoique je vous aie dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble ; et cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous, ait de votre air, tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter, que d'attraper votre ressemblance ! Il n'y a pas de peintre que cela n'embarrasse : mais pour dépayser votre délicatesse sur les louanges, il faut vous conter une historiette où vous serez mise tout au long, sans pouvoir y trouver à redire.

La reine Elizabeth (dont fut autrefois grand amiral en Irlande un grand grand-père, ou trisaïeul de madame votre mère²), était une merveilleuse Princesse pour la sagesse, le savoir, la magnificence et la grandeur d'âme ; tout cela était beau : mais elle était envieuse comme un chien, jalouse et cruelle, et cela gâtait tout :

*Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté,
Dont une farouche beauté,
Martyrise un amant fidèle ;
Car, entre nous, de ce côté,
La Reine n'était point cruelle ;
Et dans l'histoire on a douté,
Si sa pudique majesté,
Qui fut au dieu d'hymen rebelle,
L'avait été par chasteté,
Ou par une incommodité
D'espèce bizarre et nouvelle :
Mais en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle³.*

Quoi qu'il en soit, la renommée, qui dit le bien, et le mal, avait porté son caractère jusqu'au fond des Allemagnes, d'où certain personnage partit en poste pour se rendre à sa Cour : il s'appelait Fauste ; peut-être le nommerons-nous quelquefois Faustus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaisie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauste donc, grand magicien de profession, eut envie de s'informer par lui-même, si cette Elizabeth dont on parlait tant, était aussi merveilleuse en belles qualités, qu'elle était endiablée sur les autres. Il en pouvait être juge compétent : tout ce qui se passait là-haut au pays des étoiles et des planètes, lui était connu, et Satan lui obéissait comme son chien. Il savait tout

plein de petits secrets pour rire, et un million de tours de passe-passe, qui ne faisaient ni bien ni mal : comme par exemple, quand il voulait, une duchesse courait les champs après son cocher, et un archevêque passait les jours à faire des vers pour sa servante de cuisine, et les nuits, à lui donner des sérénades. C'était lui qui le premier en Angleterre avait enseigné à mettre dans certains jours de l'année, du romarin, du pissenlit, des os de bécasses et autres curiosités de cette nature sous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir, la nuit en songe, celui par qui elles ne le seraient plus. La Reine, charmée des gentillesse qu'on en disait, voulut le voir, et dès qu'elle le connut, elle devint presque folle de son savoir et de ses manières. Elle croyait bien avoir elle-même tout l'esprit du monde, et n'avait pas tort ; elle se flattait aussi d'être la plus belle personne de son royaume : mais il n'en était rien.

Un jour qu'elle s'était extraordinairement parée pour une audience d'ambassadeurs, elle se retira dans son cabinet après la cérémonie, et elle y fit venir notre docteur. Après s'être admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même :

*Elle avait cet air qu'au matin,
Du soleil a l'avant-courrière :
Rien n'était si frais que son teint ;
C'était tout lis et tout jasmin,
Mêlés de rose printanière :
Car dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teints ne manquent guère.
Court était son vertugadin,
Et montrait, depuis l'escarpin,
Sa jambe presque toute entière ;
Et s'étant assise à la fin,
Le dos penché contre sa chaise,
Comme qui dirait sans dessein,
Ce penchement montrait son sein,
Ayant fait regrimper sa fraise⁴ ;
Tandis que sur sa blanche main,
Rubis, et diamants sans fin,
Allaient brillant tout à leur aise.*

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Faustus la trouva : c'était bien le courtisan le plus adroit, pour un sorcier, qu'on

pût voir au monde ; et connaissant le faible de la Reine sur sa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une si belle occasion de lui faire sa cour. Ainsi choisissant le rôle d'Esther interdite, il fit trois pas en arrière, comme pour tomber en faiblesse. La Reine lui ayant demandé s'il se trouvait mal, il dit que non, Dieu merci ! mais que la gloire d'Assuérus l'avait ébloui. Elle qui savait l'Ancien et le Nouveau Testament par cœur, trouva l'application juste et ingénieuse : mais n'ayant pas alors son sceptre sur elle, pour lui en faire baiser le bout en signe de grâce, elle se contenta de tirer un rubis de ses doigts d'ivoire, dont il se contenta aussi⁵. « Vous nous trouvez donc assez passable pour une Reine ! » lui dit-elle, en repassant ses lèvres du bout de la langue, comme sans y songer. À cela, il se donna au diable (le présent n'était pas nouveau), il se donna donc au diable que non seulement il n'y avait ni souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avait jamais eu. « Ô Fauste, mon ami, lui dit-elle ; si ces fameuses beautés des siècles passés pouvaient revenir, il serait aisé de voir que vous nous flattez. — Votre Majesté les veut-elle voir ? dit-il, elle n'a qu'à dire ; elle en aura bientôt le cœur net. » Notre homme ne manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, ou qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avait eue depuis assez longtemps.

Au reste, mademoiselle, n'allez pas vous imaginer que ce que je vais dire soit une fable de ma façon. L'événement est tiré des mémoires d'un des beaux esprits de ce temps-là : c'était le chevalier Sidney, espèce de favori de la Reine, qui, parmi quelques faits particuliers de sa vie, a mis cette aventure tout au long⁶ ; et c'est du feu duc d'Ormond, votre grand-oncle, qui m'en a souvent fait le récit, que je tiens ce passage d'histoire⁷.

Elle dit donc que notre magicien pria la Reine de vouloir bien passer dans une petite galerie qui était près de son appartement, tandis qu'il irait chercher son livre, sa baguette, et sa grande robe noire. Il ne fut pas longtemps à revenir avec son équipage et ses talismans. Il y avait une porte à chaque bout de la galerie, par une desquelles les personnages que Sa Majesté souhaiterait, entreraient, et sortiraient par l'autre. Il n'y eut que deux personnes, sans plus, d'admisses

avec la Reine au spectacle ; l'un desquels fut le comte d'Essex⁸, et l'autre le Sidney, auteur de nos mémoires.

La Reine était placée devers le milieu de la galerie, ses deux favoris, à droite et à gauche, auprès de son fauteuil, autour desquels, aussi bien que de leur maîtresse, l'enchanteur ne manqua pas de tracer des cercles mystérieux avec toutes les façons et cérémonies en pareil cas usitées ; il en traça un autre vis-à-vis, où il se mit lui-même, laissant un espace au milieu, pour le passage des acteurs. Cela fait, il supplia la Reine de ne pas dire un mot, tant qu'ils seraient sur la scène ; et surtout de ne se point effrayer, quelque chose qu'elle pût voir. Cette dernière précaution était assez inutile à son égard : car la bonne dame ne craignait ni Dieu, ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle des beautés trépassées elle souhaitait de voir la première ? Elle dit que, pour suivre l'ordre des temps, il fallait commencer par la belle Hélène. Sur quoi le négromancien⁹, dont le visage parut un peu changé, leur dit : « Tenez-vous bien. » Le chevalier Sidney, dans son récit, avoue que sur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu, que le brave comte d'Essex en devint pâle comme un mort, mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la Reine. Ce fut alors

*Qu'ensuite de quelque orémus,
Et de quelque autre momerie
Que font gens de la confrérie,
Dans les vieux contes rebattus,
D'esprits et de sorcellerie,
Le révérend docteur Faustus,
Voyant trembler la galerie,
Et nos deux héros éperdus,
Dit, criant comme une furie :
Paraissez, fille de Léda !
Et d'une prompte obéissance,
Offrez-vous à notre présence,
Telle que vous étiez, quand sur le mont Ida,
Vénus au beau Pâris jadis vous accorda
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompense,
Dans le procès qu'il décida.*

Après cette invocation, la belle Hélène¹⁰ n'eut garde de se faire attendre ; elle parut au bout de la galerie, sans qu'on

se fût aperçu comme elle y était entrée. Elle était habillée à la grecque ; et, suivant les mémoires de notre auteur, son habillement ne différait en rien de celui de nos déesses d'opéra. Sa coiffure était composée de quantité de plumes flottantes sur sa tête, et surmontées d'une belle aigrette ; des boucles de cheveux noirs lui descendaient jusques à la ceinture par-devant, et jusques au croupion, par-derrière ; ses engageantes¹¹ lui battaient agréablement les genoux, en marchant, et la queue qu'elle traînait à la Lacédémonienne¹², avait pour le moins quatre aunes d'un riche brocard de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie ; et s'étant tournée face à face devers la Reine, pour en être mieux observée, elle en prit congé avec un certain sourire, entre doux et hagard, et sortit par l'autre porte.

Dès qu'elle disparut : « Quoi ! dit la Reine, c'est là cette belle Hélène ! Je ne me pique pas de beauté, poursuivit-elle : mais je veux bien mourir, si je changeais de figure avec elle, quand même cela se pourrait. — Je le disais bien à Votre Majesté, répondit l'enchanteur ; et cependant voilà justement comment elle était dans sa plus grande beauté. — Je trouve pourtant, dit le comte d'Essex, qu'elle ne laisse pas d'avoir les yeux assez beaux. — Oui, dit le Sidney, ils sont grands, noblement fendus, noirs et brillants : mais, après tout, ses regards disent-ils quelque chose ? — Pas un mot », répondit le favori. La Reine qui, ce jour-là, s'était fait le visage rouge comme un coq, demanda, en parlant du visage d'Hélène, comment on trouvait son teint de porcelaine. « De porcelaine ! s'écria le comte ; c'est tout au plus de la faïence. — Peut-être, poursuivit-elle, qu'ils étaient à la mode de son temps ; mais vous m'avouerez que, dans aucun siècle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

« Je ne hais pas son habit, poursuivit la Reine, et je ne sais si je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinents vertugadins dont les femmes ne savent que faire dans quelques occasions, et où l'on ne sait que faire des femmes en quelques autres. — Pour l'habit, passe, dit le comte d'Essex : mais, ma foi ! ce n'est pas grand-chose que la figure que nous venons de voir. » Le chevalier Sidney, topant à la remarque, s'écria :

*« Ô Pâris ! quel amour fatal
Te fit dans Iliou renfermer une proie,
Dont nous venons de voir le piètre original !*

*Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa présence y fit plus de mal,
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie. »*

Cette bénigne critique sur la figure et les prétendus défauts d'Hélène, étant finie, la Reine eut envie de voir cette belle et infortunée Mariamne, dont l'histoire fait une si belle mention¹³. L'enchanteur ne se le fit pas dire deux fois : mais il ne jugea pas à propos d'évoquer une Princesse qui avait connu le vrai Dieu, de la même manière qu'il avait appelé la beauté païenne. C'est pourquoi, s'étant tourné quatre fois vers l'orient, trois vers le midi, deux au couchant, et une seule du côté du septentrion, il dit en hébreu, mais d'une manière fort honnête : « Mariamne, fille d'Hyrkan, montrez-vous, s'il vous plaît, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. » À peine eut-il fini, que l'épouse d'Hérode parut, et s'avança gravement jusques au milieu de la galerie, où elle s'arrêta comme avait fait la première. Quant à ses habits et son ajustement, ils semblaient répandre sur toute sa personne un air de noblesse et de dignité qui la rendait respectable. Elle était mise à peu près comme on représente le grand sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paraissait point de barbe, et qu'au lieu de cette tiare, en croissant, que portaient les grands prêtres¹⁴, un voile de gaze qui prenait depuis la tête, et qui était rattaché vers la ceinture, traînait bien loin derrière elle. Après s'être assez longtemps arrêtée devant la compagnie, elle poursuivit son chemin, mais sans faire la moindre honnêteté à la fière Elizabeth. « Est-il possible, dit cette Reine, dès qu'on ne la vit plus, que cette célèbre Mariamne fût faite comme cela ? Quoi ! c'était une grande idole¹⁵ pâle, maigre et sérieuse ? et depuis tant de siècles, elle a passé pour une merveille ? — Ma foi ! dit le comte d'Essex, si j'avais été à la place d'Hérode, je ne me serais jamais brouillé avec un chat sauvage comme cela, sur le refus de ses caresses. — Je lui ai pourtant trouvé, dit Sidney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air, et quelque chose de noble et de naturel dans toute l'action. — Fi ! répondit l'autre ; la grandeur de son air est impertinente, la grâce qu'elle a dans ses manières aisées que vous admirez, est pleine de présomption, et je lui trouve de l'insolence jusques dans la taille. » La Reine ayant approuvé tout cela, condamna

DUCRAY-DUMINIL

<i>Notice</i>	1506
<i>Notes</i>	1508

BARBAULT-ROYER

<i>Notice</i>	1509
<i>Notes</i>	1510

MERCIER DE COMPIÈGNE

<i>Notice</i>	1511
<i>Notes</i>	1512

MME DE STAËL

<i>Notice</i>	1513
<i>Notes</i>	1515

<i>Appendices : écrits théoriques</i>	1516
---------------------------------------	------

<i>Bibliographie</i>	1527
----------------------	------

<i>Index des notes de langue</i>	1531
----------------------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient des textes de :

MLLE DE B*** - ANTOINE HAMILTON - CHALLE
MARIE-JEANNE L'HÉRITIER DE VILLANDON
LE SIEUR DE LA RIVIÈRE - RÉMOND DE SAINT-
MARD - MARIVAUX - SOLIGNAC DE LA PIMPIE
DROUET DE MAUPERTUY - MME DE GOMEZ
MME DE VILLENEUVE - ABBÉ PRÉVOST
BOUREAU-DESLANDES - COMTE DE CAYLUS
MLLE COCHOIS - MEUSNIER DE QUERLON
ABBÉ PERNETTI - MME LEPRINCE DE BEAUMONT
ABBÉ DE VOISENON - THOREL DE CAMPIGNEULLES
BASTIDE - YON - CHEVRIER - CAZOTTE - SAINT-
LAMBERT - JULLIEN dit DESBOULMIERS - DIDEROT
BRICAIRE DE LA DIXMERIE - LA MORLIÈRE
MME DE PUISIEUX - DUBOIS-FONTANELLE
LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER - LÉONARD
NOUGARET - MME B... D'ARRAS - BACULARD
D'ARNAUD - LOAISEL DE TRÉOGATE
MME RICCOBONI - DORAT - D'USSIEUX - IMBERT
BERQUIN - ISABELLE DE CHARRIÈRE - RÉTIF DE
LA BRETONNE - DE GRAVE - SADE - CAMUS-DARAS
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE - MARMONTEL
FLORIAN - DUCRAY-DUMINIL - BARBAULT-ROYER
MERCIER DE COMPIÈGNE - MME DE STAËL

et de plusieurs auteurs anonymes

Appendices

Introduction

Chronologie

Note sur la présente édition

Notices et notes

Bibliographie

Index des notes de langue

par Henri Coulet